

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Après avoir pris le repas, assise entre deux belles dames richement vêtues et pompeusement parées, Brigitte voulut se retirer pour se remettre en route. Mais, pressée de tous côtés, elle finit par consentir à se reposer au moins jusqu'au surlendemain. Alors rien ne put la retenir davantage. On eut beau lui proposer d'accompagner les touristes jusqu'à Venise, par où elle comptait passer, et lui offrir une place dans une voiture bien commode, elle refusa tout, voulant marcher à pied, humblement, comme ces pieux voyageurs qui allèrent autrefois en si grand nombre visiter la Terre-Sainte. Elle ne pensait pas qu'un jour viendrait où, rivée au bord de la mer, elle serait bien forcée de s'embarquer et de désemparer, au moins pour quelque temps, son bâton de voyage.

Deux jours se passèrent de nouveau sans incident digne d'être mentionné. Mais vers le soir du second jour, la pauvre enfant se trouva tout à coup, au détour du chemin, en présence d'un troupeau nombreux de bœufs que des bouviers chassaient devant eux, à grands coups de bâtons. Les bêtes affolées avançaient rapidement et la pauvre jeune fille, craignant de se faire écraser, franchit un fossé qui séparait la route poudreuse d'un vaste champ inculte. Par malheur, elle trébucha contre un quartier de roche et se démit le pied droit. Après avoir essayé en vain de se relever, et endurant des douleurs atroces, elle se coucha sur la terre rocailleuse et se mit à pleurer.

Les gardiens du troupeau passèrent sans remarquer la blessée, car il commençait à faire noir et le piétinement du troupeau dominait tout autre bruit. La pauvre enfant passa une bien triste nuit et le soleil levant la trouva en proie à une fièvre intense.

Un jeune Savoyard, un de ces courageux petits travailleurs qui parcourent le monde à la recherche d'un peu de besogne et d'un mince salaire, vit la pèlerine et vola à son secours.

— Es-tu malade ? lui demanda-t-il.

Brigitte, dans le délire de la fièvre, ne répondit que par des gémissements.

— As-tu faim ? reprit le garçonnet, j'ai du pain en abondance. Ou bien as-tu soif ? je te chercherai de l'eau.

Cette douce voix produisit, du moins pour le moment, un bon effet. La jeune fille monta son pied enflé.

— Ah ! soupira le savoyard, je vois ce que c'est ; il t'est arrivé un accident, tu ne peux marcher... Veux-tu que j'aille prévenir tes parents ? Demeures-tu loin d'ici ?

— Oh oui ! bien loin, gémit Brigitte en essuyant ses larmes.

Croyant qu'elle allait mourir, le jeune voyageur s'agenouilla pieusement près de la pèlerine, fit le signe de la croix et se mit à réciter le notre Père, la salutation angélique, le credo et toutes les prières qu'il connaissait. Puis il approcha de ses lèvres un petit crucifix, souvenir de sa pieuse mère, et il pria : « Seigneur, Jésus, ayez pitié de cette pauvre abandonnée ! »

La fièvre étant revenue et avec elle le délire, Brigitte se mit à crier :

— Je ne veux pas mourir sans baptême !

— Ah ! s'écria le petit Savoyard, il s'agit ici de faire une bonne œuvre ! Elle n'est pas baptisée, je ne puis la laisser mourir ainsi.

Et, prompt comme l'éclair, il courut au ruisseau et remplit un gobelet qu'en enfant prévoyant il portait toujours avec lui.

Brigitte le lui arracha des mains et le vida jusqu'à la dernière goutte. Ceci la soulagea beaucoup et elle put, aidée par son petit ami, se traîner jusqu'à une touffe d'arbustes qui du moins lui donnaient un peu d'ombre.

— Nous ne pouvons rester longtemps ici, dit le Savoyard ; puisque vous êtes incapable de marcher, je vais me mettre en faction sur le bord du chemin, et j'arrêterai la première voiture qui se présentera, et aussi vrai que je m'appelle Petit Louis, je te sauverai.

La jeune fille remercia son sauveur d'un sourire reconnaissant et pria mentalement pour lui.

Petit Louis, lesté comme un chevreuil, prit son bâton et vint à l'autre bord du ruisseau et se mit en observation. Au bout de quelques instants, il vit arriver, au grand trot de deux superbes chevaux, une belle calèche armoricaine. Mais le postillon ne vit pas, ou fit semblant de ne pas voir l'enfant et il ne détourna pas la tête à ses pressants appels. Seulement, la portière baissée se souleva et un vieux monsieur jeta quelques pièces de monnaie à celui qu'il prenait pour un mendiant.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Le vaillant petit garçon était au désespoir. Il retourna auprès de Brigitte et lui dit, les larmes aux yeux :

— Tu ne peux cependant passer une seconde nuit ici. Essaie de te lever, appuie-toi sur mon bras et nous traverserons le ruisseau sur le petit pont que je vois là-bas, au bout de ce méchant terrain où l'on ne peut cueillir que des cailloux et des entorses.

Brigitte ne demandait pas mieux. Aidée par son jeune compagnon elle se souleva

péniblement et une main sur l'épaule du Savoyard, de l'autre s'appuyant sur son bâton, elle se traîna comme elle put. Mais bientôt les forces lui manquèrent et elle fut forcée de s'asseoir sur un tronç d'arbre renversé par le dernier ouragan.

Il avait vraiment un grand cœur, ce pauvre enfant de la Savoie qui imitait si charitablement le bon Samaritain.

— Ne perds pas courage ! dit-il, le bon Dieu finira bien par nous envoyer du secours.

Justement, il vit arriver un campagnard, assis au fond d'une charrrette traînée par un vieux cheval. L'homme des champs se montra plus serviable que le brillant domestique. Il s'approcha de Brigitte, la souleva avec mille précautions et l'assit commodément sur quelques poignées de paille. Petit Louis s'assit gravement auprès de sa protégée et la maigre hardelle reprit philosophiquement sa marche lente du côté de la ferme.

Ici la pauvre pèlerine eut à endurer de nouvelles privations. On ne la repoussa pas, on lui accorda même un gîte, dans un coin obscur, avec un tas de feuilles mortes pour lit, un morceau de pain noir et un verre d'eau pour souper. Elle se trouvait au milieu d'une famille nombreuse et affamée qui ne l'avait accueillie que dans l'espoir d'une rétribution sulfiteuse.

Heureusement pour elle, Petit Louis veillait. Cet enfant avait eu le bonheur d'être élevé par une mère chrétienne que la grande misère seule et un peu les mœurs du pays avaient pu décider de le laisser partir. Il soigna sa chère malade avec un dévouement vraiment admirable. De temps en temps il la quittait pour quelques heures et revenait alors avec des fruits ou d'autres douceurs qu'il s'était procurés en demandant la charité de porte en porte. Souvent même il ne rentrait que la nuit, pour dérober à la vue des villageois raparées les bonnes choses qu'il apportait à sa petite amie.

Des qu'elle put se traîner, Brigitte fit tout ce qu'elle put pour se rendre utile. Au bout de quelques jours elle fut en état de remplacer la fermière lorsque celle-ci se rendait aux champs ou au village voisin. Mais plus elle travaillait, plus on lui demandait de services. Comme elle boitait encore, cela ne pouvait manquer de la fatiguer beaucoup et de retarder son rétablissement.

Un jour la campagnarde lui dit :

— Tu as un peu d'argent, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, répondit la bonne fille, qui ne voulait pas mentir.

— Où est-il ?

— Dans la grange.

— Va me le chercher ; je t'ai nourrie et logé pour cela.

— J'irai moi, se hâta de dire Petit Louis ; vous voyez bien que ma compagne a de la peine à marcher.

— Soit, mais dépêche-toi !

A Continuer.

On peut nous payer en timbres de 2 ou de 3 cts., mais nous préférons les billets de banque, surtout les grands.